

TABLE RONDE SUR LE RAPPORT ARPIN

“On a la politique de la culture de sa culture” — Gilles Pronovost

Caroline Germain, département de sociologie,
Université Laval

Le 29 janvier dernier, l'ACSALF présentait au Musée de la civilisation, une table ronde ayant comme objectif d'offrir matière à réflexion sur les interventions culturelles étatiques proposées par le Rapport Arpin. Entouraient le modérateur Monsieur Claude Bariteau, professeur au département d'anthropologie de l'Université Laval, président du syndicat des professeurs de cette institution et vice-président de l'ACSALF, Madame Martine Corriveau éditorialiste au journal Le Soleil, Monsieur Gilles Pronovost sociologue, directeur du département des sciences du loisir à l'Université du Québec à Trois-Rivières et actuel président de l'ACSALF, Monsieur Pierre Maranda directeur du département d'anthropologie de l'Université Laval, et l'auteur du Rapport, Monsieur Roland Arpin, directeur du Musée de la civilisation, qui présida les destinées de la Commission visant à l'établissement d'une politique culturelle au Québec.

Nous vous invitons à nous suivre à l'intérieur des murs de pierre froids et humides du vieux Québec afin d'écouter, dans l'ambiance détendue mais attentive qui y régnait, les exposés de cette rencontre opportune.

MARTINE CORRIVEAU

Madame Corriveau, première intervenante tentera logiquement d'asseoir l'ensemble de la réflexion autour d'une définition commune du concept de ce qu'est la culture. À cet effet, elle en propose une première souple et imagée : “une trace dans la neige, visible, repérable, propre à chacun et que tous peuvent suivre”.¹ Une autre définition suivra, celle-ci plus élaborée dans sa dynamique, pensée par l'écrivain Jacques Robin : “Réseau de représentations, d'attitudes, de références, de traits distinctifs intellectuels, affectifs et matériels qui caractérisent un groupe social ou une société. La culture donne la possibilité à une société de se reconnaître et de réfléchir sur elle-même; c'est un patrimoine qui vit et qui évolue. Les modes de vie

représentent les formes de la culture quotidienne des hommes et des femmes de tous les jours. Les mythes, religions, valeurs et normes ajustent tant bien que mal les rapports entre les individus et les sociétés qu'ils composent et les autres sociétés qu'ils rencontrent dans les diverses niches écologiques du globe”. Intuitivement peut-être, elle fait, par la suite, ressortir la diversité d'approches plus spécifiques; de fait, les différentes manières d'aborder le thème proposé. Elle poursuit son exposé sur une note appréhensive et critique concernant les politiques qui, selon elle, servent trop souvent de principes pour légitimer des choix purement administratifs. Ainsi la culture ne peut émaner de l'État, réduite dans une sphère politique au bon vouloir des ouvertures ou fermetures de goussets.

Deux points soulevés dans cette partie de son exposé interpellent davantage notre attention. D'une part, l'adoption de définitions souples et larges de la culture (définitions qui seront, dans leur essence, retenues dans les autres exposés) nous

renvoient au commentaire suivant : “Malgré toutes les ambiguïtés et ces contradictions, qui contraignent ici à autant de réserves, l'adoption progressive, en contexte d'intervention culturelle étatique, de la notion “anthropologique” (Rocher, 1968:107) ou du “concept différentiel” (Bauman, 1973) de culture paraît constituer la tendance la plus significative peut-être des dix ou quinze dernières années.”² Ainsi apparaît donc passéiste la notion hiérarchique de culture. D'autre part, ce refus (qui sera également repris) de voir la culture émanée de l'État. Cette insistance à voir la culture comme émanation des pratiques des sujets sociaux inverse radicalement la pyramide en guise de modèle explicatif et nous introduit avec quel à propos à l'exposé qui suivra. Madame Corriveau en citant Jack Lang : “Une récession économique est souvent une crise de culture” nous propose un ironique rappel historique des implications de l'État en matière culturelle. À ceux qui s'inquiètent du sort qu'on réservera au Rapport Arpin, elle répond, sur un ton presque fataliste, qu'il s'agit là d'un autre essai que fait le Québec pour se doter d'une politique culturelle cohérente et réaliste.

GILLES PRONOVOST

Monsieur Gilles Pronovost avec toute cette simplicité lucide qu'on lui reconnaît opéra pour les représentations que suscitent les questions de ce Rapport.

Comment ce Rapport voit-il le système politique ? Selon lui, les Québécois trouvent difficile de désinvestir la politique d'une mission culturelle. Que l'État accepte ou non de remplir cette mission fait partie d'un autre ordre de questionnement. Notre vision de la structuration politique implique un État central susceptible de supporter une action dynamique et importante dans le domaine culturel. Quant à la démocratisation de la culture, tout en soulignant une hausse significative des pratiques culturelles au Québec, il nous met en garde de relier

Suite à la page 13

RAPPORT ARPIN – Suite de la page 7

ce phénomène à l'action de l'État. Ainsi, Monsieur Pronovost renverse-t-il à son tour la pyramide explicative. En effet, face au constat d'une intensification de la vitalité culturelle au Québec, il demeure sceptique quant à la nature de l'impulsion première en citant d'une part une question du Conseil de l'Europe concernant l'évolution de la politique culturelle française : "Est-ce le fait d'un État central qui se donne un projet culturel ?" et d'autre part en situant le lieu d'émergence des pratiques culturelles : les sujets sociaux dans leurs comportements de tous les jours.

Par la suite, Monsieur Pronovost nous propose de nous tourner vers ce qui nous semble être le point d'angle peut-être le plus important du Rapport en s'interrogeant sur la vision de la culture que véhicule le Rapport Arpin. Cette vision s'active en trois temps. D'un côté siège une approche culturelle professionnelle et savante et de l'autre côté on peut apercevoir des pratiquants que sont les consommateurs. Ces deux visions débouchent sur deux pratiques de la culture issues de deux sous-groupes culturels dont la mise en rapport sera laissée essentiellement aux médias. Quelle vision d'une dynamique des acteurs sociaux ce Rapport soutient-il ? La vision établit une nette dichotomie entre une masse presque indifférenciée de consommateurs passifs que l'on désire attisés davantage par le produit culturel et les producteurs, professionnels agissant.

S'il s'avère qu'il ne peut y avoir de politique culturelle sans politique de l'éducation il n'en demeure pas moins, selon lui, qu'il n'est pas nécessaire d'être cultivé pour participer à la culture. En soulignant que la culture vit des gens et non d'une politique venue d'un Dieu-État édictant le mode d'emploi, il inverse une seconde fois l'explication "organigramme" séculaire. De plus, les lieux de la culture identifiés par le Rapport évacuent tous ces espaces de la quotidienneté de la culture. "Et par ça, c'est comme si la rue, la maison, le quartier n'existaient pas", dénoncera-t-il. Cet étonnement, ce refus traduisent une vision très large et très incarnée de la culture. Il est curieux, même étonnant qu'à maintes reprises il confonde, peut-être à dessein, le Rapport Arpin et notre vision d'une politique culturelle, replaçant ainsi les hommes et les femmes de cette Commission dans la logique qu'il a soutenue tout au long de son exposé à savoir que ces personnes sont issues d'un quartier particulier, d'une souche sociale diffé-

rente véhiculant des comportements, eux-mêmes traduisant un schème de valeurs qui leur est propre et que l'on reconnaît au fil des choix qu'a dû faire cette Commission et qui se retrouvent dans son Rapport.

PIERRE MARANDA

Monsieur Pierre Maranda choisira de jeter, en tant qu'anthropologue, un regard particulier sur le Rapport Arpin, un regard extérieur au Québec de par son expérience de la culture des Laos des îles Salomon. En extirpant la lettre t du mot culture et en la reformant en majuscule, il abordera l'aspect latéral, horizontal et vertical de la culture. Son exposé portera 1° sur la culture et l'art 2° sur la vie et l'artefact et enfin sur l'avenir de ce Rapport dans la vie québécoise.

Il nous propose en guise de départ d'étirer cette barre verticale de ce T majuscule afin d'effacer le nivellement représenté ici par la barre horizontale et de ce fait de faire un + (plus) de la culture. Cette belle et originale image soutendra l'objectif de ses propos axés sur une culture imprégnée d'histoire, intégrée à la vie de tous les jours; vision dynamique et dynamisante.

Aussi, pour les Laos, la culture implique un ancrage historique important assurant à celle-ci un suivi traditionnel, généalogique qui s'exprime à l'intérieur de divers rites. Cette conception particulière de la culture fait donc état d'une sagesse, d'une décantation nécessaire et d'une latéralité c'est-à-dire d'une ouverture à son environnement et aux autres cultures. Il lui faudra donc concilier ce passé et ce présent nouveau. Transposée dans notre culture elle signifie donc qu' "être cultivé c'est connaître son histoire et être anthropologue !"

Monsieur Maranda poursuivra en ses termes propres la vision élargie, dynamique, adoptée par ses prédécesseurs de discours : "La culture c'est l'attitude à générer des solutions innovatrices de façon à faire face aux événements et même à les anticiper dans un contexte le plus vaste possible tout en étant bien ancrée dans une histoire". Mais il faut reconnaître que cette définition se démarque de celles présentées ultérieurement de par son caractère davantage différentiel (voir Bauman 1973), car elle servira d'outil pour asseoir la différence qui existe entre culture et art, vie et artefact. Comme pour amplifier ce caractère différentiel il se servira de deux objets : deux mouettes aux formes faisant nettement résonner deux consonances disparates.

L'une de celles-ci résonne de la réalité d'un élan social très fort. En effet, elle est enfilée en guise de proue, de guide au filet du pêcheur dirigeant ce dernier vers des lieux de bonne récolte poissonnière. L'autre mouette c'est l'objet d'art. Nous sommes donc en présence d'un artefact plongé dans l'activité communale, orienté vers l'avenir et d'un autre objet : l'objet d'art qui regardé dans sa latéralité est fait pour ceux qui ne peuvent s'imprégner de sa portée historique et sociale.

Si lui possède cet artefact, pourtant protecteur assigné à un clan, c'est que ce clan est devenu chrétien. Ce changement expulse donc de l'objet sa profondeur historique rituelle pour se conformer à d'autres rites généalogiques, bibliques. L'artefact a été déraciné, neutralisé. Passant d'une fonction sociale à une fonction esthétique il est devenu objet d'art donc transmissible.

Lorsqu'il aborde le Rapport Arpin il le fait de sa manière, celle d'un anthropologue classique de terrain où l'objet sert d'outil important, lourd de significations dont il fait usage afin de développer son argumentation. Ainsi se prépare-t-il à l'aide de différents articles journalistiques (suicide, M.B.A.), listes (expositions et spectacles les plus courus) à s'aventurer dans un bref éventail des qualifications historiques de la culture.

Cette dernière préparation sert à asseoir une conclusion grisâtre. Tout cela lui semble de mauvais augure car cette culture actuelle, qu'il qualifie d'affairiste, lui apparaît déprimante, désolante dans ses conséquences étalées dans les médias. De même, imagine-t-il un Québec politique projeté en femme battue, se refusant à son autonomie, acceptant toutes les conséquences de ce rejet. Le Grand théâtre nous sert du romantique, de l'humoriste; le Musée table sur les aspects affectifs. On s'oriente donc vers un romantisme du XXIe siècle qui se colore, selon lui, d'une culture noirâtre, pessimiste. "Et on y ira se consoler au Grand théâtre avec Ginette Reno..."

Réfléchissant sur le Rapport Arpin, ayant affirmé "que la locomotive de l'art ne peut être l'État" et reprenant le refrain que la "dynamique de l'art c'est la société", il termine plus optimiste sur la recommandation qui lui apparaît la plus intéressante. Elle se verrait matérialisée en observatoire des dynamiques culturelles, servant d'instrument afin de distinguer les diverses avenues, tendances au Québec touchant l'orientation de ses pratiques culturelles.

ROLAND ARPIN

Le modérateur invite alors l'auteur du Rapport Arpin à prendre la parole. Le directeur du Musée de la civilisation apparaît confortable dans ce qui s'avère sa deuxième demeure. Son expérience aura prévu l'arrivée des flèches et il semble prêt à la réplique.

Il débute son propos en définissant la politique culturelle comme : "document public qui tente de définir les règles du jeu du partage du pouvoir et des responsabilités entre des groupes et des individus, entre des élus et des non-élus". Répliquant à l'assurance démontrée par Monsieur Maranda, il affirme que ce qui caractérise la culture c'est son caractère d'incertitude et ne peut se réduire à des simplifications. Malgré tout le respect que nous vouons à ce bâtisseur acharné, il nous semble que cette première flèche de retour rate sa cible car elle vient contrairement à son objectif renforcer le caractère d'ouverture, du rattachement essentiel de la culture à des pratiques nourries de valeurs sociales qu'auront habilement démontré chacun des exposés. Lorsque l'on lie si fortement la culture aux valeurs, on la voile, de ce fait même, de mouvance, d'aléatoire.

Il tend alors son arc vers l'I.Q.R.C. qui, selon lui, "sait tout lorsqu'il s'agit des œuvres des autres". Monsieur Arpin, vous parliez il y a quelques instants à peine de simplifications...

Selon l'auteur du Rapport, la culture renferme certains mots clés, tels : mémoire, trace, addition de traces, comparaison, création. Il retouche alors à l'aide de la notion de fertilisation croisée qu'il définit comme un amalgame d'éléments qui varient au fil de l'histoire, au caractère aléatoire, volatile de la culture. En guise d'exemples, il énumère certaines émergences sociales récentes telles : l'importance accordée aux communications, à la définition d'un cadre de vie culturel, aux industries culturelles. Il poursuit en abordant brièvement l'épineuse problématique de la culture en tant que produit et la politique en tant que pouvoir; espace de pouvoir où interagissent plusieurs intervenants aux requêtes parfois fort divergeantes.

La culture possède selon l'auteur "un noyau dur" constitué de plusieurs caractéristiques dont le 1er élément est l'impossibilité pour la culture de tolérer une quelconque appropriation.

2e élément :

Il entrevoit la politique culturelle comme une "réconciliation de la culture avec le rôle de l'État." C'est donc, à notre avis, présupposer qu'il y a eu et qu'il y aura toujours un certain malaise entre les deux. Puisque l'État s'ingère partout il est, selon lui, du devoir de ce dernier de s'occuper de la culture. À notre avis cette conclusion ne découle pas nécessairement de sa prémisse. Et c'est avec réalisme qu'il expose le malaise inhérent à toute politique culturelle, en affirmant que les règles régissant le bon fonctionnement de l'État sont très souvent étrangères à la culture qui laisse à la sensibilité, à l'imaginaire, "à la noblesse, à la beauté" (ces mots sont souvent rattachés à une culture hiérarchisante), le soin de veiller à son existence.

3e élément :

L'évolution de l'innovation et de la création apporte à la culture de nouveaux outils qui lui permettent d'occuper de nouveaux créneaux.

4e élément :

L'émergence d'une société de savoir. La société se trouve modulée par le pouvoir de cette horde de "connaissants" dont le nombre a augmenté plus rapidement que la population en général. Il profite de l'occasion pour presser les institutions d'enseignement d'opérer une révision de leur formation générale.

5e élément :

Les médias occupent une place (nous dirions une plage temporelle) grandissante et deviennent des moteurs culturels en tant que véhicules de valeurs. Le pouvoir de leurs images réveille ici notre mémoire quant aux propos de Monsieur Maranda lorsque ce dernier nous incite à dépasser le format (l'esthétique) pour rechercher le contenu (le sens)...

6e élément :

Le problème des grands centres versus les régions. L'action des régions est non négligeable mais il demeure que les grands centres innoveront davantage. Les grandes institutions sont dans les grandes villes. Rappelons-nous les remarques de Monsieur Pronovost quant à la vision des espaces culturels que véhicule le Rapport. Monsieur Arpin s'éloigne radicalement ici de l'usine et de la rue ! Mais, à juste titre, il souligne l'import-

tance d'une vigilance afin que ces grands centres ne puissent régner en maîtres absolus sur les régions. Toutefois nous croyons impérieux de s'assurer également que les grands centres ne viennent ternir l'effort laborieux des régions en matière culturelle par l'absorption de leurs talents. C'est, il est vrai, un équilibre très difficile à maintenir mais cet équilibre doit être défini comme bi-directionnel.

7e élément :

L'ouverture au monde versus une recherche identitaire. Il y a tout près de nos mémoires, de nos racines un accueil, une ouverture au nouveau, venu d'ailleurs, ce qui oblige toute culture à opérer dans un écosystème.

Monsieur Arpin conclut en disant : "que le débat entre arts et culture est un faux débat". Peut-être réalise-t-il qu'il a parfois abordé la culture, à la fois en termes de culture savante et de culture "coutumière". Et il ajoute, se rangeant nettement du côté de la vision adoptée par l'ensemble des participants, que "La culture est inépuisable". Peut-être laisse-t-il ainsi planer l'indéfinissable aux côtés de la richesse de sa profondeur. Qui sait?

Les échanges qui suivirent permirent à l'auteur d'intervenir surtout en tant que gestionnaire. Après 30 ans de progression culturelle, dira-t-il, il faut en quelque sorte effectuer un ménage compte tenu que les moyens se sont amenuisés et que la demande, elle, ne va qu'en s'amplifiant. Une aide extérieure critique devenait d'autre part nécessaire par la multiplication des univers culturels. Il nous fallait faire le nécessaire pour ramasser les morceaux et voir clairement dans quelles directions se déplaçaient les divers vecteurs culturels.

Résumons en espérant que les choix retenus n'aient pas restreint trop profondément le concept de culture; qu'ils furent des choix éclairés permettant de dissiper tout scepticisme en ne se révélant point un autre ballon d'essai parmi d'autres, mais plutôt comme une assise solide nous permettant nous, Québécois, d'y puiser les ressources nécessaires facilitant nos propres choix. ■

¹ Définition d'un ancien ministre dont elle ne se rappelle point le nom ...

² Dussault, Gabriel. *La notion de culture en contexte d'intervention culturelle étatique et ses corrélats structurels*. Recherches sociographiques XXI, 3, septembre-décembre 1980, p. 322.